

Françoise Collin : *Je partirais d'un mot. Le champ symbolique*

Marie-José des Rivières

Volume 13, Number 2, 2000

Communications

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/058111ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/058111ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue Recherches féministes

ISSN

0838-4479 (print)

1705-9240 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

des Rivières, M.-J. (2000). Review of [Françoise Collin : *Je partirais d'un mot. Le champ symbolique*]. *Recherches féministes*, 13(2), 164–166.
<https://doi.org/10.7202/058111ar>

—● **Françoise Collin**

Je partirais d'un mot. Le champ symbolique.

Bordeaux, France, FUS ART, 1999, 223 p.



quel rapport l'écriture poétique ou de fiction entretient-elle avec la théorie sur son versant politique ou sur son versant philosophique (p. 10) ? » Les textes rassemblés dans *Je partirais d'un mot. Le champ symbolique*, de la philosophe et écrivaine Françoise Collin, font réfléchir à la question des femmes et à celles de la littérature et de la langue française à partir des mots, inspirateurs, compagnons, fils conducteurs.

Habitée par la fascination du langage, le livre présente, dans la partie intitulée « S'écrire » (p. 197), un entretien attachant sur les identités narratives, au cours duquel on apprend à mieux connaître l'auteure, bruxelloise venue travailler à Paris, un milieu où « règnent les mots et les idées » (p. 201). Elle y traite de la situation des écrivains et des écrivaines en Belgique et au Québec, réfléchit aux diverses formes de la francophonie et à une certaine « domination de la langue trop purement française ou supposée telle » (p. 210). Elle raconte aussi comment le féminisme l'a « dévorée » (p. 213), l'incitant à fonder, en 1973, la première revue féministe de langue française : *Les Cahiers du Griffon* et à poursuivre une carrière aussi passionnante que difficile, toujours à la poursuite d'un rêve de justice. Collin sait se faire percutante : « il faut qu'un jour les hommes créditent les femmes d'autre chose que la vie (dans la fonction maternelle) [...], qu'ils puissent [...] reconnaître leur initiative dans la constitution des liens réels et symboliques. Très peu en sont là » (p. 215). « Il me semble que les femmes sont encore en attente d'elles-mêmes » (p. 219).

« Écrire en tant que femme » (p. 29) comporte autant le point de vue du sujet qui écrit que celui de la critique, c'est-à-dire la réception. Il faut d'abord comprendre que le fait d'écrire se réfère à une liberté farouche, irréductible, à une souveraineté. Françoise Collin incite à prendre en considération la réaction de défense de bon nombre d'artistes femmes qui craignent que l'approche féministe ne limite le retentissement de leurs œuvres au seul monde des femmes : « La création d'une femme, son écriture n'est certes pas étrangère à sa condition de femme, mais elle se prononce au-delà, quoique au travers de cette condition » (p. 39). La meilleure critique est celle de l'écoute de l'autre dans l'œuvre : « Accepter de recevoir d'elle un autre savoir et un autre plaisir, inattendu, la reconnaître comme singulière [...] C'est au plus fort de sa singularité qu'elle fait sens » (p. 43). L'auteure ne voit d'ailleurs pas pourquoi l'approche qui consiste à étudier les œuvres à l'aide de la grille de lecture de la sexualité « ne pourrait pas être le fait d'hommes » (p. 41) ou s'appliquer à des œuvres d'hommes également, l'importance de la différence des sexes et ses rapports avec le symbolique n'étant pas exclusivement du côté des femmes.

Collin réfléchit ensuite à la polysémie des mots exprimant la réflexion féministe. Que sera la culture au féminin ? Une culture douce « étalant au grand jour son foisonnement et ses tensions » (p. 53). Qu'est-ce que penser au féminin ? Qu'est-ce que le féminin ? « [Un] mode d'être susceptible de rouvrir le monde en un nouveau sens » (p. 60). Qu'est-ce que le féminisme ? « [Une] volonté de faire accéder les femmes à la parole, sans préjuger de ce que celle-ci est ou sera [...] Mais cet accès à la parole passe nécessairement par l'accès aux places où la parole est recevable » (p. 60).

Cela nous amène au chapitre « Écriture et institution » (p. 65) et aux paradoxes de l'écriture dans une civilisation essentiellement audiovisuelle. Heureusement, le rapport aux mots et à la langue est constant, de tous les temps. L'auteure témoigne du fait que, si « le féminisme a suscité le développement d'une part importante de [son] écriture militante ou théorique » (p. 70), la rencontre des femmes, l'échange des paroles, des pensées et des vies a été pour elle « une autre forme d'autorisation et de provocation à écrire, à penser, à parler » (p. 71). Cela dit, le problème de la reconnaissance du féminisme par les femmes, par l'institution universitaire, éditoriale, sociale, politique, l'amène à s'interroger. Les œuvres des femmes, les œuvres féministes figureront-elles dans le canon du XX^e siècle ?

Le chapitre « Écrire. Agir » (p. 81) permet de mieux comprendre les rapports et les conflits entre l'engagement, qui demande beaucoup de temps, et le poétique, « qui ne s'accommode pas d'une assignation au mi-temps » (p. 82). « Là où agir est impossible, écrire condense tout l'agir » (p. 82), ajoute l'auteure en pensant à l'écriture d'un Soljenitsyne ou encore à la littérature et à la musique noire des États-Unis. « Même politique, l'écriture ne quitte jamais le privé, l'être intime : ni la figure publique, ni le travail produit ne sont jamais séparés de la subjectivité qui y est investie » (p. 91), rappelle Collin. Quant aux études féministes, il est normal que les femmes en soient les premières responsables, parce qu'elles sont les plus fortement motivées et les plus créatives sur ce terrain. Cependant, « le point de vue féministe aurait [...] à gagner s'il était partagé par d'autres hommes et femmes du monde scientifique et politique à condition qu'il n'en sorte pas édulcoré, voire [...] escamoté » (p. 94). De portée universelle, les études de genre ne peuvent rester la vérité de quelques-unes, sous peine de marginalisation, souligne l'auteure.

À la suite des entretiens précédents, qui ont souvent invoqué la pensée de Simone de Beauvoir, les chapitres « Écrire. Penser. Raconter » (p. 113) et « Écrire. Lire » (p. 159) présentent les travaux de Maurice Blanchot, Hannah Arendt, Sarah Kofman, Gertrude Stein, Marieluise Fleisser, Jutta Brückner, Marguerite Duras et Nathalie Sarraute, des œuvres qui ont accompagné l'auteure pendant une grande partie de sa vie. Collin voit chez certaines, comme Arendt, des formes d'interrogation, des zones sensibles qui ne sont pas étrangères à leur être-femme (p. 125).

Le discours de Françoise Collin rejoint enfin, magnifiquement et simplement, dans ce volume, l'histoire des Femmes avec le point de vue démocratique qu'on lui connaît, celui de la trace plutôt que la marque. « Fille des nommées, ne suis-je pas aussi fille des sans noms ? [...] Ma mère en gloire n'abolit pas ma mère en déréliction. Celle qui écrit des livres, prit la tête d'émeutes, inventa un vaccin ne m'enfanta pas plus que celle qui chaque jour ouvrait les volets d'une chambre » (p. 63).

La continuité marque ces textes pluriels qui englobent les années 1981 à 1999. Ce qui, en outre, caractérise le livre, c'est la profondeur, l'ouverture, le mot juste, la franchise, la confiance. Il est difficile de résumer des textes si riches, théoriques et personnels à la fois, autant de réflexions qui font vibrer notre âme féministe, notre amour de la langue française et qui nous amènent plus loin dans nos trajectoires. La maison Fus Art a choisi en Françoise Collin une merveilleuse éclairceuse pour lancer sa nouvelle collection « Textes/ Femmes », collection pluridisciplinaire consacrée aux rapports des femmes à la création. Non seulement *Je partirais d'un mot* est utile à la création, à la recherche, à l'enseigne-

ment, à l'histoire du féminisme, de la littérature et de la langue française, mais on peut aussi en faire son livre de chevet, y voir une philosophie du quotidien enseignée par une mentor, une amie. Chacune et chacun fera des trouvailles selon les besoins, les circonstances : « Je ne voudrais rien renier de mes différentes vies [...] Il en fallait sans doute plusieurs pour que j'arrive à glisser par-dessus l'abîme, pour ne pas succomber. Je ne me suis en tous cas jamais ennuyée, ou à de rares moments de ma vie. À ce moment-là j'ai lu des dizaines de romans policiers, en attendant. Il y a des phases de latence dans la vie. Il faut faire le gros dos » (p. 218).

MARIE-JOSÉ DES RIVIÈRES

Musée de la civilisation

Groupe de recherche multidisciplinaire

féministe (GREMF)

Centre de recherche en littérature
québécoise (CRELIQ), Université Laval

—● **Karen Messing**

La santé des travailleuses. La science est-elle aveugle ?

Montréal, Les Éditions du remue-ménage, 2000, 306 p.

Deux sentiments m'ont habitée lorsque j'ai reçu l'invitation à faire le compte rendu du livre de Karen Messing. D'une part, j'étais ravie de lire et de commenter l'ouvrage d'une collègue que j'admire pour son travail immense, ses prises de position et son dévouement à la cause des femmes en général et des travailleuses en particulier. D'autre part, j'étais intimidée par le défi que représentait pour moi la tâche de rendre compte fidèlement d'un livre qui remet en cause la science et la recherche et d'y réagir, ce qui m'amène ainsi à faire l'autocritique de ma démarche d'épidémiologiste et de chercheuse en santé au travail. J'ai donc accepté l'invitation et ai lu avec un grand intérêt ce livre dans lequel l'auteure dénonce l'ignorance concernant les risques particuliers liés aux emplois occupés par des femmes et propose son interprétation des raisons qui expliquent cette situation.

Dans son avant-propos, Karen Messing présente bien l'objectif de son ouvrage qui est de répondre à la question suivante : « Si les femmes ont tant de problèmes de santé liés au travail, pourquoi les personnes responsables de la recherche et de l'intervention en matière de santé au travail ne s'y intéressent-elles pas ? » (p. 14). Elle se questionne « sur l'absence ou quasi-absence d'un dialogue fructueux entre les personnes qui s'intéressent à la santé des femmes et celles qui s'intéressent à la santé au travail » (p. 15). Elle interpelle les scientifiques sur leur façon de choisir leurs sujets de recherche dans le domaine de la santé au travail et sur le « tort que leur indifférence peut causer aux femmes » (p. 15).